

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
 - Pages damaged/
Pages endommagées
 - Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
 - Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
 - Pages detached/
Pages détachées
 - Showthrough/
Transparence
 - Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
 - Continuous pagination/
Pagination continue
 - Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
 - Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
 - Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

	10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
					✓							

LE COUVENT

Publication mensuelle à l'usage des jeunes filles.

14ème année, — No 2 — Octobre 1898.

ABONNEMENT : 25 centins par an. Les abonnements datent du 1er septembre.—s'adresser à F.-A.BAILLAIRGÉ, prêtre, curé, Rawdon, P. Q.

Rose la capricieuse

MME D. — Rose, je vous attends.

ROSE. — Maman, je n'y vais pas.

MME D. — Allons donc, il y a quinze jours que nous devons cette visite à Mme Vincent.

ROSE — Peu m'importe ; je n'ai pas été créée et mise au monde pour faire des visites à Mme Vincent.

MME D. — Toujours la même. Tu étais décidée il y a dix minutes, et déjà, tu as changé d'idée.

ROSE. — Est-ce ma faute à moi, si j'ai tant d'idées différentes.

MME D. — Pas d'illusions, ma fille. Changer d'idée veut dire ici *changer de résolution*. Tu n'as pas d'énergie pour tenir ferme contre les

mille et un caprices de ta pauvre nature.

ROSE. — Je veux ce qui me plaît. Or, en ce moment, il me plaît de ne pas aller voir Mme Vincent.

MME D. — C'est le contraire qui te plaisait tout à l'heure. Peux-tu me dire pourquoi ?

ROSE. — J'avoue que je ne puis le dire d'une façon précise. J'aurais besoin pour cela du secours de sœur B., mon ancienne maîtresse de français !

MME D. — Sais-tu, du moins, pourquoi il te plaît de ne pas m'accompagner en ce moment.

ROSE. — Je ne le sais pas davantage ; je sais seulement que rien ne m'attire chez Mme Vincent.

MME D. — Je veux bien le croire, mais ce n'est pas une raison pour t'abstenir.

Il y a dans la vie une foule d'obligations qui n'ont rien d'attrayant, tout au contraire, et qui nous sont tout de même imposées.

Les bons rapports qui doivent exister entre les familles d'une même paroisse demandent également que l'on fasse de petits sacrifices pour entretenir l'harmonie et l'amitié.

ROSE. — Vous êtes bien savante aujourd'hui maman !

MME D. — C'est l'expérience qui apprend

cela, Rose ; cette expérience m'apprend aussi que la sagesse, pour une jeune fille, est de suivre les avis de sa mère.

ROSE. — Puisqu'il en est ainsi, Madame maman, vite mon chapeau, ma mantille, et je cours avec vous, chez Mme Vincent !

A la Vierge

O vierge Marie !
O mère chérie !
De l'enfant qui prie
Ecoute la voix.

Vierge pure et sainte
Entends notre plainte ;
Nous suivons sans crainte
Tes divines lois.

Que notre prière,
Fervente et sincère,
A ton cœur de mère
Offre son amour.

Fais que, par la grâce,
Toute erreur s'efface
Et nous donne place
Au divin séjour.

Des élus, des anges,
Les saintes phalanges
Chantent tes louanges,
O reine des Cieux.

Vierge tutélaire,
Au ciel et sur terre,
Partout on révère
Ton nom glorieux.

C. E. CLERGET.

Points d'histoire

La GUERRE HISPANO-AMERICAINE.

- Février 15. — Destruction du " Maine " dans le port de la Havane. Enquête. Certains journaux à grande circulation, chauffent l'opinion populaire.
- Mars 7. — Les députés américains adoptent un bill qui demandent 50 millions de piastres pour fins militaires.
- Mars 9. — Les sénateurs adoptent le même bill.
19. — Départ de l' " Orégon " pour Cuba.
28. — Le rapport de l'enquête sur la destruction du " Maine " ne calme point les esprits.
- Avril 5. — Le général Lee, consul à la Havane est rappelé.
- Avril 19. — Le Congrès donne au président McKinley le pouvoir d'intervenir à Cuba.

- Avril 20. — L'Espagne reçoit un *ultimatum* auquel l'honneur national l'empêche de se rendre.
- Avril 21. — Le ministre américain Woodford part de Madrid. C'est le commencement de la guerre.
- Avril 22. — La flotte de l'amiral Sampson commence le blocus de Cuba. Le "Nashville" tire le premier coup de canon et s'empare d'un bâtiment espagnol.
- Avril 23. — 125,000 volontaires sont appelés sous les armes par le président.
- Avril 26. — L'Angleterre, qui sympathise avec les Etats-Unis, et l'Italie, se déclarent neutres.
- Avril 27. — Matanzas, de Cuba, bombardée par l'amiral Sampson.
- Avril 28. — Une flotte américaine, sous les ordres du commodore Dewey, laisse Hong-Kong (Chine), pour Manille, chef lieu des Philippines, possession espagnole.
- Mai 1. — Les Espagnols, qui n'avaient à leur disposition que de vieux vaisseaux de bois, surpris par Dewey, se battent comme des héros, mais ils sont vaincus et leur simulacre de flotte est détruit. Dewey attend des renforts avant d'attaquer la ville.
- Mai 11. — Brillant engagement entre les forts espagnols de Cardenas d'une part, et les vaisseaux de guerre Wil-

mington, Hudson et Winslow (torpilleur). Dewey devient contre-amiral. Le général Merritt est désigné pour commander l'expédition de secours à Dewey.

- Mai 12. — Sampson bombarde San-Juan capitale de Porto-Rico, sans lui faire grand dommage. On s'attend de tous les côtés à l'apparition de la flotte espagnole de Cervera. Les ports américains sont protégés à l'avance par des mines sous-marines.
- Mai 19. — Cervera, après avoir touché à la Martinique le 12, échappe aux recherches des Américains et fait son entrée dans le port de Santiago de Cuba, avec une flotte qui n'est pas sans valeur.
- Mai 24. — L'Orégon navire de guerre américain parti de San-Francisco arrive à Key West, après une course de 13,000 milles. On craignait qu'il ne fut pris par les Espagnols.
- Mai 25. — McKinly appelle encore 75,000 hommes sous les armes.
Départ d'une première expédition pour Manille.
- Mai 28. — Le commodore Schley bloque l'entrée du port de Santiago.
- Mai 31. — Bombardement des forts de Santiago.
- Juin 3. — Le lieutenant Hobson et quelques autres braves dont un canadien

(Charette), réussissent à couler leur navire, le " Mairimac " dans le chenal de sortie de Cervera. Ils sont faits prisonniers.

- Juin 6. — Bombardement de Caimanera.
- Juin 10. — 600 marins américains abordent à Guantanamo.
- Juin 11. — Les Espagnols cherchent en vain à déloger les Américains.
- Juin 13. — Une première expédition sous les ordres du général Shafter laisse Tampa pour Santiago où elle arrive le 20 juin.
- Juin 15, — Une nouvelle flotte espagnole, sous les ordres de Camara, part de Cadix pour une destination inconnue.
- Juin 22. — L'armée de Shafter touche terre à Daiquiri.
- Juin 24. — Chaude rencontre des Rough Riders et des Espagnols à La Quasima. Seville est prise par les Américains sous les ordres du général Chaffee.
- Juin 27. — Les Américains annoncent qu'ils vont envoyer une flotte en Espagne. Les Espagnols se préparent en conséquence. Ils savent que les Puissances tiennent à ce que la guerre se localise dans les Antilles.
- Juin 30. — La première expédition, partie le 25 mai, arrive à Manille. Chemin faisant le croiseur Charleston s'em-

pare d'une des îles Ladrone.

Juillet 1 et 2. — Bataille d'El Caney. Les Américains attaquent les avant-postes des Espagnols. La lutte est terrible, il y a plusieurs milliers de morts et de blessés, mais les Espagnols sont obligés de se réfugier dans la ville de Santiago.

Juillet 3. — Cervera, sous l'ordre de Blanco, capitaine général de Cuba, cherche à sortir du port de Santiago, tout en sachant qu'il court à une destruction certaine. Sampson est absent dans le moment, mais toutes les mesures sont prises. Le commodore Schley les exécute. Les Espagnols succombent sous une grêle de boulets. Mais les Américains ne peuvent mettre la main sur aucun de leurs navires, pas plus qu'à Manille. Cervera est fait prisonnier avec plusieurs centaines de marins. D'autres, en grand nombre, sont tués. Plusieurs gagnent la côte à la nage. L'héroïsme de Cervera lui attire d'universelles sympathies.

Juillet 5. — La flotte de Camara entre dans le canal de Suez en route, soit disant, pour les Philippines.

Juillet 6. — Hobson et ses compagnons, prisonniers, sont échangés.

Juillet 8. — Camara revient sur ses pas.

- Juillet 10. — Santiago bombardé.
Position critique des Américains,
malades et peu nombreux.
- Juillet 14. — Santiago à bout de vivres et de mu-
nitions, capitule. Le général Toral
assume les responsabilités de la
capitulation, au défaut de Lina-
res, sont chef, blessé.
- Juillet 21. -- Le général cubain Garcia se déclare
mécontent des Américains qui font
mine d'ignorer les Cubains, à la
reddition de Santiago.
- Juillet 22. — Aguinaldo, chef des rebelles, dans
les îles Philippines, proclame sa
dictature. Il tient Manille assié-
gée.
- Juillet 25. -- Le général Miles débarque 3,500
hommes à Guanico, dans l'île de
Porto-Rico.
- Juillet 26 -- L'Espagne demande la paix.
- Juillet 28 au 30 — Les Espagnols tentent un effort inu-
tile à Malate, près de Manille.
- Août 12. — McKinley donne ordre de cesser les
hostilités, le protocole qui termi-
ne la guerre ayant été signé par
le secrétaire d'Etat, Day, et par
M. Cambon, ambassadeur de
France, agissant au nom de l'Es-
pagne.
- Août 13. -- L'amnistie étant ignorée à Manille,
cette ville est attaquée par terre
et par mer, et prise.

Octobre 13. — Les Américains prennent possession définitive de Porto-Rico.

La guerre hispano-américaine a duré 114 jours.

Les Américains ont dépensé pour cette guerre au delà de 150 millions de piastres, dont 32 pour la marine, et 65 pour l'armée de terre.

Depuis le 4 mars 1895, date des difficultés de l'Espagne avec les Cubains, jusqu'au 30 juin 1898, les Espagnols ont dépensé près de 390 millions de piastres, et perdu 60,000 hommes, dont 58,000 par les fièvres. Ajoutons à cela la perte de Cuba et de Porto-Rico.

Le sort des Philippines n'est pas en décidé.

Une conférence de commissaires américains et de commissaires espagnols se tient à Paris.

FETES de QUÉBEC, en l'HONNEUR de CHAMPLAIN.

Elles ont été superbes.

Le fondateur de Québec ne méritait pas moins.

Si Québec avait vu là, de plus, *une couronne d'évêques*, Champlain n'en aurait pas souffert, et ces fêtes n'auraient pas eu d'égales.

F.-A. B.

LE MONDE DES NOUVELLES



La conférence commerciale de Québec sera reprise à Washington.

Au Manitoba, la récolte de blé dépasse de 15 millions de m³ celle de 1897.

Les Révérends Pères Dominicains célèbrent avec pompe le 25ème anniversaire de leur arrivée au Canada. Superbe numéro du *Rosaire*, à cette occasion.

M. de Labriolles donnera, cette année un cours de littérature à l'Université Laval de Montréal.

Une dame Cloutier de Saint-Séverin de Beauce, brave femme chrétienne, tue ses quatre enfants, en l'absence de son mari. Elle est actuellement à l'asile. Affaire dans le genre de celle de Tom Nulty.

Guillemain avec moins de chances a eu plus de chance. Interné au pénitencier.

La ville de New-Westminster, Colombie Anglaise, est en grande partie détruite par le feu.

L'industrie de la pulpe prend de grands développements.

La prohibition n'a pas eu de chance dans la province de Québec. Il y aurait à faire ici des réflexions curieuses en réponse à cette question : Quelles sont les populations qui, en dehors des questions d'esprit de parti, ont, le plus, le sens commun ?



La cloche tubulaire ! Tube plus ou moins long, plus ou moins large. Découverte récente de M. Harrington, un anglais.

L'américanisme occupe une partie de la presse de France. L'américanisme est une manière spéciale d'application des choses religieuses. Cette manière paraît un peu large à certains esprits.

L'Eglise d'Angleterre se scandalise, parce que plusieurs de ses membres ont des idées trop catholiques.

Nicolas II de Russie vient de rendre la liberté religieuse à 60,000 catholiques polonais du rite grec-uni.

Guillaume, empereur d'Allemagne, en route pour Jérusalem.

Ovation à Constantinople.

Les amis de l'influence française en Orient redoutent ce voyage.

Pauvre empereur de Chine ! Il n'y a pas moyen de savoir, s'il est mort ou vivant.

**Apparition récente et merveilleuse de l'enfant
Jésus, par un témoin oculaire, le Révd.
M. Clovis Thibault, curé de Saint-
Joseph de Syracuse (1)**

(Traduit du *Syracuse Courier*, 6 avril 1898)

L'apparition récente et miraculeuse de l'Enfant Jésus, dans l'église Saint-Joseph de Syracuse, N.-Y., a vivement impressionné la population au loin, comme à proximité.

La statue, comme sous le nom de " l'Enfant-Jésus, miraculeux de Prague ", venait d'être installée dans l'église. Les fidèles furent invités à faire une neuvaine de prières au Divin Enfant et à la sainte Famille, en commençant les exercices des Quarante Heures.

Le Saint-Sacrement était exposé sur le grand autel. Le sermon du jour fut le commentaire des paroles de saint Jean : " Et le Verbe a été fait chair et Il a habité parmi nous ", ou, l'incarnation du Fils de Dieu, perpétuée dans la sainte Eucharistie : " Voici que je suis avec vous pour toujours, même jusqu'à la consommation des siècles ".

Le second jour de l'adoration, l'Hostie consacrée continuait d'être exposée sur l'autel. Dans l'après-midi, deux enfants de chœur priaient dans le sanc-

(1) Nous reproduisons cet article pour la deuxième fois, parce qu'une erreur typographique l'a défiguré, la première fois.

taire, lorsqu'une personne pieuse s'agenouillant auprès de la sainte table, conseilla tout bas, à l'un d'eux qui paraissait fatigué, d'être plus dévôt, en la présence de Dieu.

En élevant les yeux, l'enfant s'écria : " Oh ! regardez donc l'Enfant-Jésus " ! Son compagnon et l'instituteur de l'école du dimanche virent la même apparition avec grande surprise. L'attention des quelques personnes alors présentes dans l'église, se porta vers l'autel et tous virent la même chose : " L'image de l'Enfant-Jésus de Prague, sur la sainte Hostie, distinctement tracée, comme si elle était empreinte sur la sainte Hostie et réfléchiée par une vive lumière en arrière.

Averti de l'étonnante apparition, je la vis comme les autres : Je l'ai observée avec soin, mais sans pouvoir m'en rendre compte. J'en étais, cependant, vivement impressionné. " C'est étrange " " me disais-je " ; puis, sans prononcer d'autres paroles, j'attendais.

Les enfants de chœur retournèrent chez eux pour le souper, et revinrent bientôt, avec les autres enfants de chœur qui entrèrent avec précipitation dans l'église pour y voir le prodige. Tous le virent et s'écrièrent, à la fois : " L'Enfant-Jésus " !

Plus de trente personnes, hommes, femmes et enfants ont vu l'Apparition et l'ont attestée.

Elle a été parfaitement visible de 3.30 heures environ à 7.30 heures du soir. Elle disparut graduellement, peu de temps avant la clôture des exercices du soir. L'obstensoire et les lumières restèrent dans la même position, mais on ne voyait plus que la sainte Hostie.

Je n'avais pas prononcé une seule parole de commentaire à ce sujet. A ma grande surprise, cependant, la nouvelle s'en est propagée avec la vitesse de l'éclair. Le lendemain matin, des centaines de personnes parlaient de l'apparition miraculeuse ; elle fut annoncée immédiatement par les journaux et produisit une profonde impression sur tous dans la ville et les localités environnantes. Les commentaires et

les diverses versions, comme à l'ordinaire, n'ont pas fait défaut.

Maintenant, que devons-nous en penser ? Ce qui vous plaira. D'autres ont le même droit. Les faits sont là, évidents, bien établis, indéniables. Ne reste plus que la question : à quelle cause attribuer le prodige ?

Est-ce une illusion d'optique ? Si c'en était une, elle ne provenait pas d'une disposition particulière de l'organe visuel, puisque l'objet s'est manifesté aux yeux de tant de personnes.

Si elle a été produite par le luminaire, pourquoi l'apparition a-t-elle cessé, malgré que le luminaire, soit resté le même ? pourquoi la réflexion n'a-t-elle pas continué, sous les mêmes circonstances ?

De plus, comment expliquer la coïncidence qu'au dessus du maître autel, la réflexion représentait exactement l'image de l'Enfant-Jésus que l'on vénérât alors et qui se trouvait sur un autre autel en dehors du sanctuaire ?

Toute personne d'un bon sens ordinaire dira :

Il y a là quelque chose d'étrange, quelque chose d'étonnant, quelque chose d'inexplicable. Pourquoi ne pas dire quelque chose de *providentiel* ?

Mais, n'en restons pas là, car si l'on prend tout en considération, aucun catholique sincère ne devrait rougir d'admettre que l'apparition était surnaturelle et miraculeuse !

Dieu merci, j'y crois, Dieu en soit loué !

B. C. THIBAUT.

MOIS DES SAINTES AMES

Les sœurs de la " Miséricorde " de Milwaukee ont la sainte coutume d'offrir à notre Divin Sauveur, durant le mois de novembre, toutes leurs prières et bonnes œuvres pour l'avantage spirituel et temporel de tous ceux qui demandent leur aide par ce moyen et en particulier,

pour l'avantage des pauvres âmes qui souffrent des angoisses indescriptibles dans le Purgatoire, et qui n'ont personne qui prie pour elles.

Les personnes qui désirent les prières des Sœurs, soit pour elles mêmes, soit pour leurs amis, vivants ou défunts, catholiques ou protestants, sont invitées à écrire leur demande, à la signer de leur nom, d'y mettre leur adresse et de l'envoyer soit avant, soit le dernier novembre à la Révéle Mère Supérieure " Mater Misericordiae Convent " 423, Second Avenue, Milwaukee, Wis.

Pendant l'année dernière les Sœurs ont reçu des milliers de lettres, de toutes les parties du monde, exprimant la gratitude de ceux qui ont reçu des faveurs obtenues par ce moyen.

Les malades prétendent avoir été guéris d'une manière miraculeuse ; des mariages malheureux ont été bénis ; des enfants pervers se sont corrigés ; des vocations extraordinaires pour l'état religieux ont été obtenues par de nombreuses âmes pieuses ; le péché a été vaincu et la vertu triomphe.

N. B. — Les sœurs de la Miséricorde du couvent susdit, accorderont avec plaisir à toutes les jeunes filles vraiment pieuses, un essai dans leur Noviciat, pourvu qu'elles se sentent appelées à servir Dieu dans la vie religieuse et qu'elles aient été conseillées par leur confesseur d'embrasser cette vocation. La nationalité à laquelle elles appartiennent ou leur position dans le monde ne fait pas de différence : riches ou pauvres, savantes ou ignorantes, toutes sont bienvenues dans cette communauté où l'on trouve dans les nombreux convents de cette congrégation, des emplois convenables à la capacité individuelle de chaque membre. Les jeunes filles dont l'éducation est incomplète, seront formées pour les écoles, pourvu qu'elles aient les talents et les aptitudes requises pour suivre le cours d'études prescrit. Les Sœurs visent à une haute éducation.

Elles se chargent aussi des œuvres de miséricorde en général et visitent les malades à domicile comme aussi dans les institutions de charités publiques.

LE BONHOMME CAREME

Pauvre bonhomme Carème ! Il est mort en son temps. Cependant la lettre qui m'apprend son décès m'a vivement ému.

Quoique l'heure de quitter cette terre, où il goûta si peu de bonheur, au reste, eût paru, depuis nombre d'années déjà, avoir sonné pour lui, — il avait quatre-vingt-seize ans passés, — cette mort m'a affecté péniblement.

J'aimais sincèrement ce bon vieillard, si digne d'ailleurs d'être respecté et d'être entouré d'affection.

CAREME, tel n'était pas son nom, mais tel était le sobriquet dont nous l'avions gratifié, dans un passé déjà bien lointain, quelques bons drôles et moi, alors que nous étions écoliers tapageurs et malins.

De fait, la figure du bonhomme était bien une vraie *face* de Carème.

Je l'ai toujours devant mes yeux, cette belle et sévère physionomie, qui m'effrayait bien tant soit peu à cette époque.

Je vois encore ces traits osseux et amaigris, qui avaient pris avec les années et les privations la teinte d'un vieilivoire. Il me semble, de nouveau, apercevoir ces cheveux longs et argentés qui se rejetaient tout naturellement derrière l'oreille, et ces yeux vifs et brillants à moitié abrités par d'épais sourcils, et le chapeau élevé et rougi par l'usage, dont le bonhomme couvrait son chef, et ce long bâton noueux qu'il déposait à ses côtes, lorsque, assis sur un banc de pierre situé devant la porte de notre maison, il étendait aux rayons du soleil ses pauvres jambes fatiguées par la marche et le travail, et ses mains débiles et engourdis par le froid de la vieillesse.

C'était, le bon vieux, ce qu'il appelait se chauffer aux *dépenses* du bon Dieu.

Ah ! qu'il était avide du premier soleil de printemps, et qu'il le recueillait avec bonheur.

Où oui ! le souvenir du père Carème est toujours présent à moi et il le sera longtemps encore. Il est ineffaçable comme tous les souvenirs de jeunesse. Lorsque j'étais tout petit, on m'avait fait de lui presque un épouvantail, une sorte de Croque-Mitaine.

Au reste, personne n'était aussi imposant que le bonhomme Carème.

Aussi comme je me serrais auprès de ma bonne, lorsque je passais près du banc qu'il avait choisi pour lieu de repos et auquel il avait accordé toute sa prédilection. Comme je baissais la tête lorsque j'avais quelque léger méfait sur la conscience.

Il me semble encore entendre sa voix grave et légèrement caverneuse m'interpeller de la sorte :

— Avez-vous été sage aujourd'hui, monsieur ?

Brr ! j'avais froid alors jusque dans la moëlle des os. Et sur les plaintes de ma gouvernante :

— Eh bien ! monsieur, ripostait le père Carême, les enfants qui ne sont pas sages ne dînent pas avec papa. Vous mangerez avec votre chat ce soir.

Je me sauvais éperdu, tremblant.

Mais aussi le jour où j'avais mérité de ma bonne mère quelque compliment, le jour où je n'avais mécontenté ni mon précepteur ni mon père vénéré, oh ! ce jour-là, j'étais hardi et fier.

Je ne m'éloignais plus du banc redoutable, je le rasais en passant, au contraire, et retirant respectueusement ma casquette :

— Bonjour, papa Barbillon, m'écriais-je vivement, j'ai été bien sage aujourd'hui.

— Vous avez été bien sage, monsieur, disait le bon vieux A la bonne heure. Vous mangerez à la table de votre père. C'est là la récompense des enfants obéissants.

Oh ! mon cher lecteur, vous ne pouvez croire comme cette phrase me rendait heureux. J'avais une provision de bonheur et de contentement pour toute la journée.

Lorsque je fus plus grand, mes parents m'engagèrent à adresser, chaque jour, quelques paroles au vieillard en le rencontrant, et ils me le proposerent comme exemple.

De fait, sa vie pourrait servir aisément de modèle comme vous l'apprendrez tout à l'heure.

Inutile de dire que j'usai largement de la permission paternelle.

On me vit bien souvent, ce qui m'attira maintes fois force railleries de la part de mes camarades, on me vit bien souvent, dis-je, assis de longues heures auprès du Carême, et écoutant avec avidité ses récits.

Comme tous les vieillards, le père Carême aimait à conter, et il contait bien, et il contait avec intérêt, et ses histoires portaient en elles un enseignement.

Cet homme n'avait ni éducation ni instruction cepen

dant, mais il avait du cœur, mais il avait de la vertu, mais il avait de bons principes.

Joignez à cela qu'il avait beaucoup vu, parce qu'il avait beaucoup voyagé, et que, doué d'une mémoire heureuse et d'un jugement sain, il avait beaucoup retenu et il appréciait les faits et les hommes à leur juste valeur.

Oh ! je ne perdais pas mon temps avec lui, et sans que nous nous en doutions tous les deux, je commençais déjà, sous ses auspices, un cours de philosophie qui devait m'être de grande utilité par la suite.

Et d'abord ce fut le père Carême qui, le premier, me dégoûta à tout jamais des révolutionnaires et m'inspira l'horreur des révolutions.

Il fallait l'entendre raconter les excès dont il avait été témoin à Paris sous la première République.

Il avait alors onze ans et était apprenti menuisier chez son parrain, qui entretenant des relations avec la famille Noailles, n'était nullement disposé en faveur des *sans-culottes* et des *buveurs de sang*.

Le père Carême avait puisé, dès ses premières années, dans les leçons de son patron, une haine forte vive de la Révolution.

Cette haine devait s'accroître en présence des faits.

Il fut spectateur des massacres de 1792, et vit porter dans Paris, sous les croisées du Temple, la tête de l'infortunée princesse de Lamballe. Il contempla la foule sinistre qui accompagnait cet odieux cortège, et il rentra chez son parrain, tellement écœuré de la scène ignoble à laquelle il venait d'assister sans le vouloir, qu'il demanda immédiatement à quitter Paris. Les événements ne le lui permirent pas, et il dut subir de plus affligeants spectacles encore.

— Non, jamais, me disait-il, ces horribles tableaux ne s'effaceront de ma mémoire ; jamais je n'oublierai la figure des misérables qui ont pris part à ces luttes fratricides et sanguinaires.

J'écoutais le vieillard avec le plus vif intérêt, et je prenais la plus large part à sa légitime indignation. Que de fois les cheveux ne se sont ils pas dressés d'horreur sur ma tête d'enfant en lui entendant énumérer tous les forfaits dont peut se rendre coupable une foule aveuglée et poussée au crime et au désordre par quelque meneur intéressé !

Mais, heureusement pour moi, tous les récits du bonhomme Carême n'étaient pas de même genre. Il en avait d'autres en réserve qui me causaient des émotions plus douces et plus agréables, et plaisaient mieux à mon âme, qui n'était nullement alors portée à la tristesse.

C'est Carême qui me raconta lui-même sa vie bien modeste, mais toute d'abnegation et de mérite.

Le bon vieillard narrait les faits simplement, sans essayer d'en tirer vanité aucune, et quand il lui fallait jeter le blâme sur quelqu'un des siens, c'était d'une façon si discrète qu'il le faisait, et en employant tant de palliatifs, que je ne pouvais m'empêcher d'admirer ce brave homme que la souffrance et des malheurs successifs n'avaient pas eu le pouvoir d'aigrir, et qui, ayant tant à se plaindre de ses proches, ne trouvait contre eux, néanmoins, aucune parole amère ou grosse de récriminations.

Jean Barbillon était un enfant de Mantes-la-Jolie. Son père avait été un honnête marinier. Il l'avait peu connu, car il avait à peine cinq ans quand celui-ci passa sous un bateau, eu face Dennemont. Quelques jours après ce triste accident, la mère de Jean recevait du ciel une petite fille. Barbillon n'était pas riche. loin s'en faut. Les mariniers n'amassent guère, ils ont le cœur trop large pour cela. Il est rare qu'on connaisse l'égoïsme dans cette dure profession.

La perte du marinier fut donc très sensible à sa famille, sous tous les rapports.

Une femme seule se trouve bien embarrassée avec deux enfants si jeunes.

Heureusement pour Jean, il avait un parrain généreux et à l'aise. Vieux garçon, établi menuisier à Paris, il prit une large part à la douleur et à l'embarras de la veuve.

Barbillon père, d'ailleurs, avait été dans le temps un de ses meilleurs camarades. Comme Barbillon, Jean Gacé était originaire de Mantes.

A la nouvelle de la mort de son mari, il écrivit à la femme de celui-ci de ne pas se préoccuper outre mesure de l'avenir ; qu'il s'efforcerait, autant qu'il serait en son pouvoir, de lui venir en aide.

« Pour commencer, disait-il, je me charge du *mioche*. Gardez le avec vous deux ou trois ans encore ; puis, quand il sera plus fort, expédiez-le moi ; il fera sous ma

direction son apprentissage d'ouvrier. Je lui mettrai le pain à la main et, plus tard, s'il le veut, il n'aura pas besoin de chercher bien loin pour se pourvoir. Ma boutique deviendra la sienne ».

La mère Barbillon n'oublia aucunement la lettre de l'obligeant parrain. Deux années s'étaient à peine écoulées qu'elle lui expédiait Jean par la *galiote*.

Le parrain accueillit son filleul en véritable père.

L'enfant était soumis, obéissant, plein d'affection. Gacé s'attacha immédiatement à lui, et, avec le temps, cet attachement ne fit que s'accroître.

Il s'accrut si bien que, seize ans plus tard, quand Jean Gacé vint à mourir, il instituait comme son seul et unique héritier Jean Barbillon.

Il lui laissait, outre sa boutique, environ une vingtaine de mille francs, une fortune pour le temps.

Mais Barbillon était complètement dégoûté de Paris. Les affligeants excès qui s'étaient passés sous ses yeux l'avaient indisposé au dernier point contre cette ville. Il brûlait d'en être hors. Depuis longtemps déjà il l'eût quittée si son parrain y eût consenti et s'il n'eût craint d'affliger son père adoptif en l'abandonnant.

Il s'empressa de se débarrasser de son fonds pour revenir à Mantes.

Il avait hâte d'ailleurs de revoir sa mère et sa sœur qu'il connaissait à peine ; et un rêve avait germé dans son cerveau : celui de s'établir dans sa ville natale.

Il rentra donc au foyer maternel ; mais il ne devait pas y rester longtemps.

Il y était à peine de retour, que sa mère vint à mourir.

Geneviève, — c'était le nom de la sœur de Jean, — avait alors dix-huit ans. Elle allait se trouver sans autre protecteur que son frère bien jeune encore.

C'était pour un jeune homme une lourde charge que la surveillance d'une fillette alerte et quelque peu coquette.

Geneviève était courtisée par un clerc d'huissier d'infiniment de mérite, disait-on, qui l'aimait beaucoup et qui eût été fort heureux de succéder à son patron, s'il eût eu quelque argent ; mais le malheur était qu'il n'avait pas devant lui un sou vaillant qui lui permit d'arriver à la réalisation de ses desirs et de devenir l'heureux époux de la fille du marinier.

C'était bien dommage.

Jean comprit qu'il y avait une bonne œuvre à faire et il ne recula pas à l'accomplir.

Il alla trouver le clerc d'huissier.

— Germain, lui dit-il, est-il vrai que vous ayez envie de ma sœur pour le bon motif ?

— Pour ça, oui, M. Jean ; mais je suis si pauvre..... Hélas ! que ferions-nous en ménage.

— Qu'à cela ne tienne, je puis vous venir en aide.

— Vrai ?

— Oui ! ne vous tourmentez pas. Parlez à Maître Mathieu et demandez-lui ce qu'il veut de son étude.

Maître Mathieu, consulté, déclara que sa charge valait bien vingt-cinq mille francs et qu'il ne la céderait pas pour un liard de moins.

Jean compta les vingt-cinq mille francs à l'huissier séance tenante.

— Et maintenant, fit-il à Germain, il faut vous marier et promptement, je ne veux pas que ma sœur attende plus longtemps.

Un mois après le mariage était conclu.

— Nous vivrons ensemble, mon bon petit frère, avait dit Geneviève à Barbillon. Tu verras quelle existence heureuse nous mènerons. Tu ne nous quitteras pas, tu me le promets ?

Jean avait promis avec le plus grand enthousiasme.

Hélas ! il y avait à peine six semaines que l'on vivait en commun que la vie était devenue à tous insupportable.

Geneviève avait le cœur froid et égoïste ; non moins froid et non moins égoïste était son mari.

On considérait déjà que Jean qui avait tout donné et qui n'avait plus rien, par conséquent, à offrir, était devenu presque une charge pour le ménage ; et on entreprit de lui faire sentir qu'il gênait.

Le malheureux l'avait déjà compris.

Depuis quelques semaines il souffrait, il souffrait cruellement.

Un beau matin, il décrocha ses outils de leur râtelier, les mit dans un sac, jeta le sac sur son dos, et ouvrant la porte de l'étude de son beau-frère.

— Je pars, cria-t-il à Germain et à Geneviève réunis ! Les pieds me brûlent à rester dans l'inaction. J'éprouve le besoin de faire mon tour de France.

— Bon voyage, frère ! lui répondit-on, et l'on ne tenta rien pour le retenir.

Jean s'éloigna de Mantes le cœur ulcéré. Il aimait tant sa sœur, et son pays lui était si cher.

Pendant quinze années il roula de ville en ville travaillant un jour ici, un autre jour là, partout se faisant estimer, et laissant apprécier les nobles qualités de son cœur.

Il n'avait pas été sans amasser quelque argent, car il était sobre et économe.

Le besoin de revoir Mantes le prit. N'avait-il pas, d'ailleurs à embrasser deux neveux que la Providence lui avait accordés et qui devaient être déjà bien grands. Il boucla son sac et se mit en route.

Son beau-frère et sa sœur lui firent le meilleur accueil. Ils savaient que Jean revenait les poches garnies.

Il n'y eut pas d'attention qu'on ne lui témoignât. Barbillon était enchanté. Il se reprit d'avoir un instant douté de sa famille.

Un jour pourtant, Germain le prit à part et lui avoua confidentiellement que ses affaires marchaient mal et que son étude périlait extrêmement.

— Hélas ! soupira-t-il, que deviendront ma femme et mes pauvres enfants, si je ne puis conserver ma charge.

Les petits étaient bien gentils, Geneviève était fort avenante. Jean eut de nouveau pitié. De nouveau, il s'abandonna à l'élan de son cœur ;

— Tiens, dit-il à l'huissier, prends, et il lui remit les deux ou trois mille francs qu'il avait amassés pendant ses quinze années.

Celui-ci se précipita au cou de Barbillon en le nommant son sauveur, et en l'assurant de sa reconnaissance.

Mais Jean qui sentait vivement, et qui, aussi, voyait clair, n'en attendit pas les effets.

Le lendemain, de bon matin, il se remit en route.

Ce deuxième voyage devait être fatale au malheureux.

Il y avait à peine dix mois qu'il était parti, qu'il lui arriva un cruel accident. En aidant un jour des charpentiers dans leurs travaux, il passa à travers un plan-

cher et se brisa plusieurs côtes.

On le conduisit à l'hôpital de l'endroit.

Mais Barbillon avait horreur de l'hospice.

Sitôt qu'il se sentit mieux :

— Qu'on me ramène à Mantes, fit-il.

Bien qu'il connût le caractère de Geneviève et de Germain, il ne pouvait supposer cependant que ceux-ci refuseraient de lui porter secours.

Ne les avait-il pas fait riches naguère. d'ailleurs ?

Et puis il espérait se rétablir et pouvoir travailler p la suite.

Vain espoir, il devait rester impotent et il devait avoir le chagrin de se voir refuser un asile chez ses parents.

Ce fut pour le malheureux un coup terrible. Je ne sais comment il fit pour le supporter, du caractère qu'il avait.

Mais la Providence veillait sur lui sans nul doute.

Cet homme, qui craignait tant l'hôpital, n'a eu besoin d'y rentrer que dans ces derniers temps, alors que son intelligence affaiblie ne lui permettait pas de s'appesantir extrêmement sur une idée affligeante sur lui.

Ce fut dans Mantes un *tolte* général contre Geneviève et son mari. On ne put les faire revenir de leur cruelle détermination, car les égoïstes sont impitoyables ; mais la charité publique s'exerça activement envers Barbillon.

Deux personnes riches qui avaient contracté vis-à-vis de sa famille une dette de reconnaissance, en profitèrent pour l'acquitter à l'égard du pauvre ouvrier.

Il lui firent une petite pension qui lui a permis de subsister jusqu'à ces mois derniers.

Alors seulement on a sollicité son admission à l'hospice de la ville.

Tel fut l'homme dont un ami vient de m'annoncer la mort ce matin, et qui m'a rappelé les souvenirs que je viens d'évoquer.

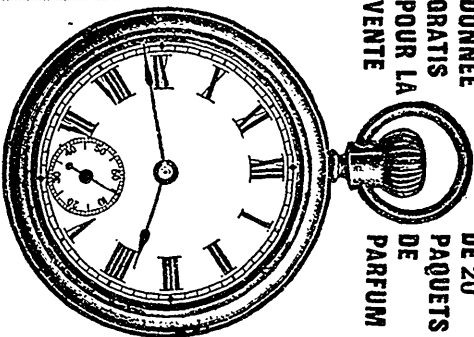
Pauvre bonhomme Carême ! Combien je lui étais réellement attaché, et combien aussi il m'avait pris en amitié sincère.

Rien de ce qui me touchait ne lui était insensible. Je me rappellerais toujours avec quelle joie il accueillit mes premiers succès, et combien il se montrait heureux dans la suite de ce qui pouvait m'être agréable.

Les évènements, les hasards de la vie nous séparèrent souvent et longtemps, mais je ne revenais jamais à Mantès sans m'enquérir de lui, et sans, autant que possible, aller lui serrer la main.

PARL LOREI.

**DONNEE
GRATIS
POUR LA
VENTE**
**DE 20
PAQUETS
DE
PARFUM**



GRATIS PAS BESOIN D'ARGENT

Nous donnons gratis, une montre en nickel, à remontoir, nouvellement amériscains, garantie comme régulateur de temps; un beau grand violon avec son archet; un accordéon à 10 clés, à 2 touches et doubles soufflets.

Une bague en or solide, uni ou avec pierre précieuse, ou bien une commission en argent pour nous distribuer parmi vos amis 20 paquets de "Notre Parfums Houquet Idylle" à raison de 10 cts le paquet. Donnez votre adresse au long sur carte postale, nous disant que vous vendrez du parfum pour nous, nous vous en enverrons 20 paquets "franco" par la maille, et quand vous les aurez vendus, envoyez votre argent et nous vous transmettrons l'une des primes ci-dessus à votre choix, ou vous garderez la moitié de l'argent de ce que vous aurez vendu, nous retournant le parfum non vendu.



Gem Novelty Co., Toronto.

Bunceman, May 10, 1898.
Dear Sirs, — I received my Watch and I am well pleased with it. It is more than I expected, and I am very thankful to you.

I remain
Yours respectfully,

CHARLES MCGILLIVRAY.

ALMA M. CAMPBELL.

Adresse. Mentionnez le COUVERT.

Gentlemen. — I received my ring in good condition and am well pleased with it. I remain
sams.
Nous avons des centaines de certificats de ceux qui ont reçu des primes de nous.
GEM NOVELTY CO., TORONTO, ONT.